

Edouard Branly est un savant peu connu ; on lui doit le « cohéreur », instrument essentiel de la Télégraphie sans Fil. A ce titre, il en partage hautement l'invention avec Marconi et Hertz. Comme les Curie dans un hangar, Pasteur dans un grenier, c'est dans une cuisine désaffectée qu'il travaille à une de ses plus belles découvertes des temps modernes.

Edouard Branly avait éprouvé une des joies les plus intenses de sa vie en 1875, lorsque l'abbé d'Hulst, vint le prier d'accepter une chaire de physique à l'Université Catholique et avait promis :

« Vous aurez un laboratoire pour vous seul. »

On lui offrit tout cela, il fallait en prendre possession, rassembler dans un fiacre les quelques appareils qu'il possédait, des livres, les balances exécutées de ses propres mains, et les apporter rue de Vaugirard.

C'est alors que l'on affecta, provisoirement, au titulaire un ancien dortoir en fort mauvais état, en le priant d'attendre que d'autres locaux fussent aménagés. Ce provisoire ne dura guère que cinquante ans...

« Malgré tout ce qu'on en a dit et écrit, malgré tout le mal que j'en ai pensé et que j'en pense encore moi-même, disait sa fille Jeanne, il m'est extrêmement difficile de médire du vieux laboratoire où fut découvert le principe de la télégraphie sans fil.

Et tout cela tient à deux raisons. La première, c'est que trop de souvenirs s'attachent à ces lieux désuets, à ces murs délabrés où, dès que je fus en âge d'apprendre, j'accompagnais mon père si souvent pendant dix ans.

La deuxième raison, si elle ne se réclame pas du bon sens, n'en est pas moins forte, et pourrait s'assimiler à une superstition : c'est que, unissant inconsciemment la géniale découverte au cadre qui la vît naître, je ne puis concevoir que l'une ait été séparée de l'autres... »

Dans la cour des Carmes, on ne pouvait s'empêcher de penser aux malheureux prêtres massacrés là, le 2 septembre 1792. Lorsque Jeanne et son frère y pénétrèrent, le vieux couvent n'avait pas encore été transformé et rien n'y respirait l'abondance : on avait établi là une prison, autrefois, de très grandes dames y avaient souffert dans l'attente de la mort. Mais, passé la cour tout cela était oublié.

Les professeurs avaient coutume de se réunir le matin avant les cours. Ce n'est qu'après qu'Edouard passait à la salle de physique, dans son laboratoire.

Edouard était secondé par son préparateur M. Gendron... d'une docilité parfaite. Edouard Branly se montrait incomparablement méticuleux. Vingt fois de suite, Gendron devait recommencer le même petit objet, ou le même mouvement.

M. Lendevin était le garçon de laboratoire, un vieil homme dont le nez s'ornait de lunettes et la tête d'une calotte noire.

Après le grenier qui l'a hébergé durant ses derniers mois à la Sorbonne, il a trouvé, pour abriter ses recherches, une sorte de halle secoué de bruits et de vibrations. Ce qui fera dire à un grand savant, lors de sa leçon inaugurale du Collège de France :

« Et le peuple ne cache plus son enthousiasme quand il apprend que les plus grandes découvertes ont été faites, en France, dans un grenier, et sans crédits ».

Edouard Branly ne convoitait rien, qu'un peu de stabilité morale pour lui-même, matérielle pour ses appareils. C'était déjà beau de disposer d'un préparateur incroyablement obligeant, et d'un garçon de laboratoire !

A l'âge de 33 ans, il reprend des études de médecine et obtient le doctorat en 1882. A partir de 1896, il pratique la médecine en parallèle avec l'enseignement et la recherche à l'Institut Catholique.